

UN
ANCIEN ÉLÈVE DU COLLÈGE

Alexandre BIDA

Par M. le Comte DE MARSY

Les journaux nous apportent la nouvelle de la mort d'un grand artiste dont les compositions ont eu, il y a vingt ou trente ans, un immense succès, et qui vient de s'éteindre dans un village d'Alsace, à peu près oublié de la génération actuelle.

Alexandre Bida était né à Toulouse en décembre 1813 et il n'avait guère que dix ans lorsqu'il vint à Compiègne où il passa plusieurs années chez son grand-père, qui s'était fixé à Compiègne à la fin du siècle dernier. Médecin des hôpitaux de la ville, praticien distingué, Bida est l'auteur d'une *Topographie médicale de Compiègne*, insérée dans l'*Almanach* de 1788, publié par Bertrand. Le jeune Bida suivit les cours du Collège de notre ville de 1822 à 1826 environ, et il avait toujours conservé un excellent souvenir des années passées par lui dans notre pays où il revint à diverses reprises. Retiré depuis plusieurs années auprès de ses enfants, à Buhl, en Alsace, où il avait des intérêts dans

d'importantes papeteries, il ne faisait plus que de rares séjours à Paris où il venait revoir quelques vieux amis et notamment les membres de la famille Hachette, dont la librairie avait édité ses œuvres les plus importantes.

Jusqu'à ces derniers temps, il n'avait pas cessé d'entretenir à Compiègne une correspondance affectueuse avec un de ses anciens condisciples qui a bien voulu nous aider à rédiger les notes que nous publions ici.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire une de ces lettres, vieille à peine d'un an, écrite à l'occasion de l'envoi qui lui avait été fait de la réimpression de la *Topographie médicale* :

Mon cher ami,

Je te remercie cordialement de m'avoir fait envoyer par la Société historique de Compiègne (que tu voudras bien également remercier pour moi) le numéro de son almanach qui contient la notice médicale de mon grand-père. Il fera partie des documents que je réunis sur mes vieux jours pour mes enfants, n'ayant pas eu le soin d'avoir chez moi un livre de Raison, excellente habitude qui s'est perdue avec le reste.

En te souhaitant, mon cher ami, toutes les consolations que notre âge comporte (je ne dis pas bonheurs), je t'assure de ma vieille et fidèle amitié.

BIDA.

En quittant Compiègne, où il avait pu recevoir de M. Emart, alors professeur de dessin, les premières notions de l'art auquel il devait consacrer sa vie, Alexandre Bida alla

à Paris, où il acheva ses études au collège Stanislas. Cédant alors à une vocation que justifia plus tard son talent, il entra dans l'atelier d'Eugène Delacroix.

C'est surtout comme dessinateur et comme aquarelliste que Bida s'est fait remarquer, bien que l'on possède de lui des toiles et des pastels qui ne sont pas sans mérite. Attiré, à l'exemple de son maître, par l'Orient, il fit plusieurs séjours en Egypte et en Palestine, et rapporta de ses premiers voyages effectués de 1844 à 1848 de nombreuses études qui lui donnèrent l'idée de l'œuvre capitale qui lui survivra, l'illustration des *Évangiles*. Dans cette nombreuse suite de dessins, il entreprit de représenter les différentes scènes de la vie de Jésus-Christ, en plaçant dans les paysages réels des pays qu'il avait parcourus des scènes où les personnages bibliques étaient revêtus des costumes portés encore de nos jours par les habitants de la Palestine et de la Syrie. Le succès de ces dessins, destinés à illustrer une publication luxueuse pour laquelle la maison Hachette n'avait rien négligé, fut considérable, et les amateurs se les disputèrent à prix d'or.

A ce grand travail qui ne comprend pas moins de cent vingt-huit compositions et qui, commencé en 1863 ne fut achevé qu'en 1873, Bida donna en 1886 un superbe pendant, le *Cantique des Cantiques*, dont les vingt-cinq sujets furent gravés par Boilvin et Hédouin. Bida prêta aussi le concours de son crayon, de sa plume et de son fusain pour d'autres ouvrages et notamment pour les éditions complètes des *Œuvres d'Alfred de Musset*, et d'*André Chénier*, de Charpentier, pour un *Molière*, pour l'histoire de *Jeanne*

d'Arc, de Michelet et, en dernier lieu, en 1890, pour un *Shakespeare*. Le *Tour du Monde* publia le récit illustré d'un des voyages de Bida en Palestine.

En 1883, une exposition particulière des œuvres de Bida fut organisée au Cercle de l'Union artistique, alors encore à la place Vendôme. Elle comprenait deux cents numéros, dessins et aquarelles, parmi les plus remarquables desquels on peut citer *Le Grand Condé à Rocroy*, appartenant au duc d'Aumale, le *Massacre des Mamelucks*, esquisse du dessin du musée du Luxembourg, et surtout le *Mur de Salomon*, magnifique étude, à M. Osiris, qui, à un sentiment artistique très élevé, joint un étonnant effet de vérité que nous avons été tout heureux de retrouver lorsque, dans le cours d'une mission scientifique à Jérusalem, peu d'années après le voyage de Bida et ayant pour drogman, le maronite qui avait été aussi celui du peintre, nous sommes arrivés au pied de cette construction cyclopéenne devant laquelle, chaque vendredi, les juifs viennent pleurer et se lamenter.

Dans l'exposition de ses œuvres, Bida avait compris trente-cinq aquarelles, d'après les maîtres, exécutées alors que, dans la plénitude de son talent, il déclarait, dans des lettres datées de Florence et de Venise, qu'il ne fallait jamais cesser d'étudier les grands peintres de la Renaissance, et il en donnait l'exemple en copiant alternativement Raphaël et Véronèse, Holbein et Rembrandt.

Tout méridional, on l'a souvent dit, es- né poète, Bida n'a pas manqué à cette tradition, et après avoir illustré Musset, il vou-

lut traduire une des œuvres les plus délicates du moyen âge, *Aucassin et Nicolette* et c'est avec un rare bonheur d'expression qu'il rendit cette chantefable du XII^e siècle qui, au dire d'un critique autorisé, M. Gaston Raynaud, mérite de prendre place à côté de *Daphnis et Chloé*, et de *Paul et Virginie*. Le passage suivant en donnera mieux l'idée qu'une froide analyse :

Un jour je vis un pèlerin
Qui s'en venait du Limousin :
Il était frappé de vertige.
Il gisait couché dans un lit
Sans voix, sans souffle, déconfit
Et mal en point. Mais, ô prodige !
Près du lit tu vins à passer ;
Tu soulevas, sans y penser,
Ta robe et ton manteau d'hermine,
Et ta chemise de blanc fin ;
Il aperçut ta jambe fine,
Et fut guéri le pèlerin ;
Du lit il se leva sur l'heure
Et retourna, gaillard et sain
En son pays de Limousin.
Douce amie, ô toi que je pleure
Ma Nicolette, ô mon amour,
Au doux aller, au doux retour,
Au doux maintien, au doux langage,
Aux doux baisers, au doux visage,
Au front blanc plus pur que le jour,
Contre toi quelle âme inhumaine
Pourrait se sentir de la haine ?...

A ce charmant poème pour lequel un membre de l'Institut, M. Gaston Paris, voulut écrire une préface, Bida joignit une série de compositions qu'il ne laissa à personne le soin de graver à l'eau forte. C'est en 1878 que ses amis, les Hachette, publiè-

rent ce livre devenu aujourd'hui une rareté bibliographique.

De haute stature, avec sa longue barbe qui lui donnait l'aspect d'un oriental, homme du monde, aimable et distingué, Bida eut à Paris, pendant près d'un demi-siècle, les plus grands succès dans le monde; il fut, à plusieurs reprises, sous l'Empire, invité au palais de Compiègne. On commencera dans quelques jours la construction de nouveaux bâtiments au Collège de Compiègne; ne pourrait-on y réserver, dans les couloirs ou dans les salles de réunion, des tableaux pour y inscrire les noms des anciens élèves qui se sont distingués, soit par leur courage, soit par leurs mérites ou leurs talents? Ne serait-il pas convenable aussi de placer dans la salle du Conseil la liste des hommes que le Collège a eu l'honneur de compter parmi ses maîtres? Que sur la première de ces listes on inscrive le nom d'Alexandre BIDA, pendant que sur l'autre on tracera celui d'Augustin THIERRY, le grand historien, qui y remplit, en 1813, les fonctions de régent de cinquième.